

SUZANNE DRACIUS

La langue de Molière sauce chien (extrait)

Ce n'est plus Molière, c'est Baudelaire, au cours de Français du jeudi après-midi. Explication du poème « À une dame créole ». Tout le monde dort. À l'instar de la dame créole molle, apathique, alanguie, la classe entière fait la sieste.

Bien évidemment personne ne connaît avec précision le sens du mot « créole ». Pour les plus amplement informés, le créole c'est peut-être un patois, mais c'est surtout la cuisine créole — le boudin créole, les accras — ou la musique créole qui leur dit quelque chose : le zouk.

Bien évidemment c'est Léandra l'Antillaise qui explique que les gens, chez elle, sont des créoles, Noirs ou Blancs, à la différence de La Réunion, où ce serait plutôt l'inverse, les Créoles, là-bas, étant les personnes de couleur, contrairement à ce que dit la prof, qui répète comme un perroquet la définition du dictionnaire : « Créole : personne de race blanche née et élevée aux colonies ».

Stupeur de la prof. Léandra se bat comme un beau diable, quoi qu'il lui en coûte, bac de Français ou pas, bonne appréciation sur son dossier scolaire ou pas, pour expliquer qu'au XIX^e siècle, les Noirs et « personnes de couleur » des Antilles ont été dépossédés de l'appellation de « créoles » qu'ils avaient jusque-là.

Elle est obligée d'expliquer : le rétablissement de l'esclavage par Napoléon, la claque que ce grand conquérant a prise à Saint-Domingue, quand une poignée de nègres a vaincu l'armée napoléonienne, c'est-à-dire la plus puissante d'Europe, la plus puissante du monde, à l'époque, proclamant la république d'Haïti. La mode créole qu'avait lancée l'impératrice Joséphine, une Blanche de la Martinique, avait fait long feu. Mais surtout, plus moyen de nommer de la même façon les nègres remis en esclavage et l'épouse de l'empereur des Français ! Plus question d'appeler « créoles » les « gens de couleur » ! L'amalgame eût paru inconvenant.

C'est ainsi qu'on vit apparaître au début du XIX^e siècle la définition erronée qui figure encore aujourd'hui dans les dictionnaires français : « Créole : personne de race blanche née et élevée aux colonies », alors que dans tous les textes antérieurs — écrits par des Blancs, pourtant, donc impossible de soupçonner les Noirs d'une quelconque tricherie —, il est question de « nègres créoles ». La politique s'infiltré partout : elle influence même la linguistique. Qui disait : « Tout est politique » ?

Voilà que d'« À une dame créole », de ce Baudelaire qui eut pour maîtresse Jeanne Duval, une « femme de couleur », une Noire, une créole au sens créole, au sens exact, on en arrive à tenter d'y voir clair — sans lactification ni fanonienne ni autre ! — dans l'identité floue source d'obscurs complexes d'une petite Léandra qui a tant de difficultés à se désigner elle-même. Qu'est-elle ? Domienne, Antillaise, Noire ? Une Noire avec ou sans majuscule ? (C'est encore une énorme question : en principe, le français, raciste — la langue française, s'entend —, octroie une majuscule au Blanc mais pas au noir). « Femme de couleur » ? Quelle horreur ! (Et les autres, ils seraient incolores ?...) Nègre, négresse, Noire de France ? Créole ? Non, à en croire certains, puisqu'elle est née « Là-bas ». Négropolitaine, nègzagonale, euroblack ?

Même le mot « antillais » pose problème : il n'est pas employé pour les Haïtiens, aux Antilles, ô paradoxe ! Léandra explique à la prof qu'en vacances « au pays », elle a remarqué qu'un Martiniquais ou un Guadeloupéen se sent tellement différent d'un Haïtien que le Haïtien est haï comme un chien par le Martiniquais ou le Guadeloupéen qui ne reconnaît aucune fraternité, aucun cousinage avec lui, tant et si bien qu'il est capable de dire « les Antillais et les Haïtiens », pour en parler comme de deux « ethnies », deux peuples d'origines distinctes, oubliant que Saint-Domingue est l'une des grandes Antilles. Pourtant « Rhaï chien, di dan'y blan ! » conseille le proverbe créole : tu peux haïr le chien, mais reconnais que ses dents sont blanches.

— Je vous jure que je n'invente rien, madame. On entend ça tous les jours, à Fort-de-France. Bon nombre d'Haïtiens sont en ce moment victimes d'expulsions de Martinique « sans papa ni manman », et ont même été victimes de véritables pogroms en Guadeloupe. En tant que citoyens français, beaucoup de gens là-bas se désolidarisent complètement de ces « immigrés » que sont les Haïtiens, oubliant que nous avons un passé commun et que nous sommes cousins, car bien souvent le colon avait des plantations à la fois en Martinique, Guadeloupe, Sainte-Lucie et Saint-Domingue : ses esclaves circulaient d'une île à l'autre selon son bon plaisir, souvent pour séparer les membres d'une même famille afin d'éviter les révoltes et mater les plus rebelles... On expédiait les esclaves les plus rétifs à Saint-Domingue. Donc nous avons tous forcément des liens de parenté, il suffit de lire les livres de comptes pour s'en rendre compte, les achats et la circulation d'esclaves se faisant, du XVII^e au XIX^e siècle, entre les différentes îles colonisées par la France...

Mais quand elle est allée au Festival de jazz de Montréal, elle a été contente d'entendre que là, ceux que l'on appelle les Antillais, ce sont bel et bien les Haïtiens !

— Ces Français à part entière mais entièrement à part qui monopolisent l'appellation d'Antillais — souvent victimes d'ostracisme pour ne pas dire de racisme de la part de leurs concitoyens « gaulois » — font subir à leurs frères haïtiens les discriminations dont eux-mêmes ils ont à souffrir. Je me demande

pourquoi il faut toujours que les gens se cherchent des boucs émissaires, qu'ils réquisitionnent des noms et fonctionnent par systèmes d'exclusions au lieu de rechercher la fusion... C'est pareil pour les Africains sans papiers : ils ne s'en sentent pas solidaires, parce que, eux, ils ont leurs papiers, leur carte d'identité française... Même si leur identité à eux est floue. Même s'ils n'ont pas la bonne couleur sur la photo et qu'on le leur fait bien sentir s'il s'agit de louer un logement ou de leur donner certains boulots, tout français qu'ils sont, créoles ou pas créoles. Il y a certaines personnes qui ne voient en eux que des noirs, point barre. Noirs sans N majuscule, s'il vous plaît. (Alors que j'ai remarqué qu'on en mettait une à « Blanc », toujours... Ça ne me semble pas équitable ; il faudrait changer ça : ou on met la majuscule à « un Noir » comme on l'a toujours fait pour écrire « un Blanc », ou on décide de n'en mettre à aucun des deux.)

Martiniquais, Guyanais, Réunionnais, Guadeloupéens, ils peuvent toujours leur agiter leur passeport européen sous le nez... C'est rigolo, les « Européens », dans la bouche de ma grand-mère, c'étaient les Blancs — les « Blancs-France », plutôt que les Blancs-pays, les Blancs créoles...

— En tout cas, ce que tu as dit du mot « créole » n'a rien de surprenant, à la réflexion, puisque ce mot vient de l'espagnol « criar », qui signifie « élever ». Il n'est donc pas étonnant que « créole » désigne les personnes élevées aux Antilles, quelle que soit leur couleur.

— Pas seulement les gens, noirs ou blancs, mais aussi les objets : normal, puisque les esclaves étaient des « meubles ». (De songer aux meubles de Pierre Benoît à « serrer » dans la resserre a fait sourire Léandra, dissipant l'âpre anamnésie de l'esclavage.) On parle de maisons créoles, de plantes, d'animaux créoles, par exemple de chiens créoles, et de toute sorte de choses créoles qui ne sont pas l'apanage des Blancs : par exemple la cuisine créole, la gastronomie créole, basée sur les abats (le sang de cochon pour le boudin) et les salaisons (la morue pour les acras) et tout ce dont ne voulait pas le maître et qu'il laissait aux esclaves. La cuisine créole, c'est la cuisine des esclaves, ce n'est pas la cuisine des békés !

— Les békés ? Ah oui, les Blancs créoles...

— Dans les textes que j'ai lus, et qui sont écrits par des Blancs, pas par des Noirs, des livres d'époque, rédigés par des Français de France en français de France, pas en petit-nègre ni en créole, on peut lire : « Pierrot, nègre créole », « Marguerite, mulâtresse créole », « créole » s'employant alors par opposition à « congo », qui désignait un esclave « fraîchement débarqué d'Afrique ».

Ce n'est plus un cours, c'est un dialogue entre Léandra et Doriane. Ce n'est plus un cours, ou alors il est réciproque, à double sens, la prof finalement en apprend autant que l'élève. Comme toutes les fois où l'on parle de quelque chose d'intéressant ça tourne au cours particulier « dans tous les sens du terme et inversement », comme disait « l'homme aux semelles de vent ». Ça se perd aux

quatre vents de la classe ensommeillée car ça n'intéresse pas grand monde, mais comme ils dorment à peu près tous, où est le mal ? Honni soit qui mal y pense !

Pour une fois, cependant, une bonne partie de la classe écoute cette drôle d'histoire exotique.

— En tout cas, dit la prof, tes connaissances venues du créole enrichissent bien la langue française, et ne t'empêchent pas d'avoir un bon niveau en français, la preuve...

— Oui, c'est tout le temps que je retrouve le créole : par exemple, dans cet autre poème de Baudelaire, « Le guignon », je n'ai pas eu de mal à retrouver le djiyon créole, la malchance.

— Oui, tandis qu'aujourd'hui, en français, on dit « la guigne ».

Et là, dans cette intimité, ce huis clos d'intérêts communs — intérêt au sens noble, s'entend —, cette soif de savoir partagée, cette suave solitude à deux peuplée de présences apathiques, aucune voix ne vient contester le tutoiement qui, de lui-même, lui vient en bouche.

Léandra ne se sent plus de joie. Belle occasion de se débarrasser de ses complexes de petite négresse ! Pouvoir enfin cesser de se dénigrer soi-même...

Elle serait toute contente, la prof, qui aime tant les étymologies, si Léandra abordait la question de l'origine de *dénigrer*, du mot latin *niger*, signifiant *noir*. L'autodénigrement serait le dénoircissement de soi-même, le comble, pour un Noir ! Mais ça, c'est une autre histoire, comme aime à le dire madame Suicard quand elle part dans des digressions.

En attendant, la langue de Molière sauce chien, pimentée de saveurs créoles, voilà qui lui donnerait du punch ! Bien plus savoureuse que la langue de bœuf sauce cribiche servie l'autre jour à la cantine — oh pardon ! pas à la cantine, ça coupe l'appétit, ni au réfectoire, ça fait désuet, monastique, non, au « restaurant scolaire », ou mieux, à la « cafeteria » ou au « self », ça sonne plus moderne, c'est « tendance » — dans le cadre de l'opération non moins tendance « Découvertes gastronomiques » pour changer du hamburger-frites, avec ou sans euphémismes la langue de Molière sauce chien lui plairait bien, à Léandra. Que souhaiter de mieux comme « intégration » (tendance aussi), si tant est qu'elle en ait besoin, en métissage assumé ?

Extrait de

La langue de Molière sauce chien, nouvelle, in *Les identités francophones*, anthologie didactique sous la direction d'Aurélien Boivin et de Bruno Dufour, éd. Les Publications Québec français, Québec, 2008, pp. 86-92.

© Suzanne Dracius 2010